

L'ISLAM ET SES INTERDICTIONS

Elena-Brândușa STEICIUC

selenabrandusa@yahoo.com

Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, Roumanie

Abstract: *The third religion of the world has some specific rules and taboos, that the Muslims respect, as this is a part of their identity, the verb aslama signifying "to submit". There is a wide range of interdictions, some of them concern food and others deal with social rules or sexual behavior. Our article deals with the representation of these rules and their transgression in the writings of two important Maghrebian writers who use French, the language of the former colonizer. Tahar Ben Jelloun, from Marocco, is the best-known Maghrebian writer whose novels, poetry and essays help the reader understand better the Islamic culture, through characters who usually cross all kind of boundaries. As per Malika Mokkedem, she is an Algerian writer living and publishing in France, interested in revealing the portrait of the contemporary Maghrebian woman, torn between tradition and modernity.*

Keywords: *Maghrebian literature, Islam, identity, interdiction, taboo, Tahar Ben Jelloun, Malika Mokkedem.*

L'Islam, troisième religion révélée, est défini par Malek Chebel à partir du verbe *aslama*, qui signifie « s'abandonner », « se réduire à quelqu'un ». La quintessence de l'Islam est donc cette soumission totale à Allah et cela désigne « toute personne se réclamant d'un tel fait et l'exprimant dans un acte de foi connu sous le nom de *chahada*. Une telle soumission est la marque de l'Islam depuis la reconstruction par Abraham et son fils Ismaël du temple de Ka'aba. » (Chebel, 1995 : 217)

Le monde islamique connaît beaucoup d'interdictions, dont la typologie est très variée. Elles peuvent être sociales, alimentaires, sexuelles. C'est un réseau de règles strictes que les fidèles ont respectées le long du temps et qui constituent une identité à part. La production littéraire en français du Maghreb présente beaucoup de cas où l'on peut déceler l'impact des prescriptions religieuses dans la vie sociale, familiale et personnelle.

Il serait intéressant d'analyser la condition de divers personnages féminins et masculins du corpus choisi et sur leur attitude devant certaines interdictions, car à l'image de leurs créateurs, ils vont le plus souvent contre le courant, bravant les interdits. Tahar Ben Jelloun – l'un des plus fameux romanciers marocains, interface entre Orient et Occident – est une figure de proue de la littérature maghrébine. Ses écrits font connaître au

lectorat occidental sa culture, à travers des fictions et des personnages qui doivent souvent franchir des frontières concrètes ou bien abstraites. Plus jeune que lui, l'Algérienne Malika Mokkedem (médecin comme formation) transmet par sa prose l'insoumission et la révolte de la femme musulmane contemporaine, qui s'est modernisée par le contact avec la culture européenne ou américaine.

Transgression des interdits en Islam : Tahar Ben Jelloun

Après les attaques terroristes de septembre 2001 aux États-Unis, afin de donner au monde une image correcte de l'Islam, Tahar Ben Jelloun écrit un petit livre – *L'Islam expliqué aux enfants* – qui peut être utile aux adultes aussi. Il en explique les préceptes de base, insistant sur certains concepts fondamentaux. Tout d'abord, *L'Islam* est selon lui « la soumission de l'homme à la paix, la soumission à un Dieu unique, à qui on doit obéissance, fidélité et loyauté. » (Ben Jelloun, 2002 : 23)

Mais il y a aussi : *Ramadan*, qui n'est rien d'autre que le jeûne très strict, pendant un mois, lorsque le musulman « doit s'abstenir de manger et de boire du lever au coucher du soleil. » De cette manière « il fait l'apprentissage de la faim et de la soif et met à l'épreuve sa volonté de résister aux tentations et sa capacité de méditer sur la vie et l'Au-delà. » (Ben Jelloun, 2002 : 80-81). D'autres explications sont données à des termes comme : *djihad* (« appel au combat lorsque le Prophète était menacé ») ; *fatwa* (« un avis d'ordre religieux » qui n'est pas une loi) ; *charia* (« une ligne de conduite, une morale tracée par les anciens hommes de religion. Elle se base sur le Coran et sur les paroles du Prophète. Pour certains, c'est plus qu'une morale, c'est un cadre juridique, c'est-à-dire un ensemble de lois que les musulmans doivent appliquer dans leur vie quotidienne. » (Ben Jelloun, 2002 : 80-81). Tout cela dessine le tableau basique des tabous qui dictent la vie en Islam.

Dans le dyptique romanesque qui l'a rendu célèbre – à savoir *L'Enfant de sable* et *la Nuit sacrée* – l'auteur né à Fès en 1944 fait voir un cas flagrant d'irrespect de la tradition musulmane, provenant de la frustration immense d'un père qui ne réussit pas à avoir de fils pour continuer sa lignée. Par conséquent, son dernier né – une fille, Zahra – sera élevée comme si c'était un garçon. On lui attribue le nom Ahmed, on pratique un simulacre de circoncision et on lui laisse toute la fortune familiale. Hadj Ahmed Souleïmane transgresse non seulement la loi du bon sens en élevant une fille comme un garçon, la privant de son identité féminine, mais aussi le code juridique musulman, car cette religion est « impitoyable » pour l'homme sans héritier masculin, qui est quasi-dépossédé de ses biens en faveur des frères.

La partie centrale du roman dévoile un questionnement identitaire intense, car le personnage principal, ignorant son sexe réel, vit dans le déni et ne sait plus de quel côté pencher : être le fils unique, fier porteur des valeurs (et de la fortune) de la famille ? ou bien ouvrir les yeux et voir clair les seins qui poussent et les règles ? En cachette, loin des autres, il/elle se scrute sans arrêt :

« Je me cachais le soir pour regarder dans un petit miroir de poche mon bas-ventre : il n'y avait rien de décadent ; une peau blanche et limpide, douce au toucher, sans plis, sans rides. À l'époque, ma mère m'examinait souvent. Elle non plus n'y trouvait rien ! En revanche elle s'inquiétait pour ma poitrine qu'elle pensait avec du lin blanc ; elle serrait très fort les bandes de tissu fin, au risque de ne plus pouvoir respirer. Il fallait absolument empêcher l'apparition des seins. Je ne disais rien, je laissais faire. Ce destin-là avait l'avantage d'être original et plein de risques. » (Ben Jelloun, 1985 : 18)

On le voit bien, la féminité est continuellement niée, effacée, comme si c'était une mauvaise herbe qu'il faut sarcler. La peur du tabou, la peur de cette honte terrible entraîne

une attitude bizarre de la part de la mère, qui met en danger la santé de son enfant, pour se conformer aux ordres du mari et aux règles de la société. En fait, elle est fière lorsque la caissière du hammam ne permet plus à son « fils » de l'accompagner chez les femmes : c'est signe que la mascarade a porté des fruits, car le soi-disant « garçon » était regardé comme « un petit homme, capable de perturber par [ma] sa seule présence au bain la vertu tranquille et les désirs cachés des femmes honnêtes. » (Ben Jelloun, 1985 : 37)

La seconde partie du dyptique – le roman *la Nuit sacrée* – invite à un parcours contraire : la redécouverte de la féminité, par un défi courageux de la volonté paternelle et donc de la tradition musulmane. En fait, cela représente l'autre côté du miroir, une tentative désespérée du personnage de redevenir Zahra, après l'enfance et l'adolescence passées sous le nom d'Ahmed. L'itinéraire initiatique de la jeune femme débute par une série d'expériences plus ou moins décisives pour la reconquête de la féminité, tout d'abord la rencontre du Cheick dans le miraculeux « jardin parfumé ». En fait, c'est un espace utopique, faisant partie de l'imaginaire maghrébin, un repère culturel important, qui renvoie à un fameux texte érotique du XIV^e siècle – écrit par le Cheick Nafzaoui. La plus importante rencontre sera pourtant celle d'un couple frère-sœur (L'Assise et le Consul) dans la maison desquels elle est embauchée. Ce dernier, aveugle, est un intellectuel raffiné, une sorte de Borges arabe qui passe son temps dans la réclusion, loin des contraintes de sa religion et des fanatiques dont il méprise l'attitude et le comportement :

« Moi, je les connais bien. J'ai eu affaire à eu avant. Ils invoquent la religion pour écraser et dominer. Et moi, j'invoque à présent le droit à la liberté de penser, de croire ou de ne pas croire. Cela ne regarde que ma conscience. J'ai déjà négocié ma liberté avec la nuit et ses fantômes. » (Ben Jelloun, 1987 : 79)

La transgression des règles est présente dans le recueil de nouvelles publié en 2003, *Amours sorcières*, qui mise beaucoup sur les pratiques magiques en Islam. Ce livre annonce dès le titre un double thématisme (amour ; sorcellerie/magie) maintes fois abordé par les écrivains de toutes les cultures et l'auteur marocain est particulièrement intéressé par la part d'irrationnel de l'être humain, par tout ce qui relève, en bonne logique freudienne, du ça, des pulsions les plus profondes.

Les diverses histoires d'amour composent un vaste kaléidoscope aux mille facettes multicolores, qui vont du rouge le plus éclatant au noir le plus sombre : l'amour en train de naître, doublé de désir et d'attrance ; l'amour obsession, fatal comme une malédiction, qui ne lâche plus sa proie ; l'amour qui bat de l'aile et que seulement la jalousie (ou bien la sorcellerie !) peut raviver ; l'amour qui suffoque, l'amour qui sauve ou qui punit. Tout cela sur la toile de fond du Maroc contemporain : une culture, un imaginaire avec un fort penchant pour le fantastique et tout ce qui tient à l'inexplicable.

Malek Chebel nous apprend qu'en Islam pour se protéger de « l'agression des démons » ou des « êtres humains malfaisants » il y a des talismans, des gestes particuliers, le port de symboles puissants (la main de Fatma, fille du Prophète, par exemple). Le texte du Coran constitue en lui-même un talisman très puissant et la tradition mentionne que certaines des 114 sourates qui le composent ont un rôle spécial.

Un des personnages – Hamza, un quinquagénaire amoureux d'une femme beaucoup plus jeune – pense que celle-ci l'a ensorcelé. On peut interpréter le verbe dans les deux sens : soit par des pratiques magiques, en faisant appel à un sorcier, soit « par sa beauté, son intelligence... par son désir fou et riche en trouvailles érotiques... » (Ben Jelloun, 2003 : 26)

Son ami Abdeslam, le parfait misogyne, qui a une « peur bleue » des femmes lui conseille de faire appel aux services de Haj Brahim, qui comme son nom l'indique est un « homme saint », qui a fait le pèlerinage à la Mecque. C'est un *squib*, « savant qui a des dons

extraordinaires » et qui pourra le débarrasser des possible « ondes négatives », dont la clientèle se compose de hautes personnalités politiques. Impossible de ne pas observer le sourire ironique de l'auteur, très souvent critique à l'égard de la société marocaine, de ses règles absurdes parfois et des diverses pratiques plus ou moins rationnelles.

Le rituel proprement-dit est décrit avec force détails et la succession des divers gestes mène à la production d'un talisman qui aura un rôle important dans l'évolution ultérieure de l'histoire :

« Le vieux plia une feuille de papier en quatre, l'ouvrit et écrivit dessus avec un encre sépia des mots en arabe. Il souffla sur l'encre pour la faire sécher, plia la feuille dans le même sens que la première fois. Il prit deux autres feuilles, y écrivit quelques mots et les plia en deux.

– Tiens, garde le *berç* plié en quatre sur toi. Tu le mets dans ta poche ou dans ton portefeuille. Tu l'enlèves quand tu vas aux toilettes. Il te protégera. J'inscrirai plus tard d'autres écritures pour annuler ce qui a été fait. Le deuxième, plié en deux, tu feras diluer son encre dans une bassine et tu te laveras avec cette eau où les mots seront mélangés avec l'eau. Ce troisième *berç* tu l'accrocheras à un arbre pour que le vent puisse faire travailler ces écritures et leur donner de l'efficacité. Choisis un arbre haut, pas à la portée des enfants. Va avec la protection de Dieu ! Je ne veux pas d'argent, je veux juste un pain de sucre, c'est tout ! » (Ben Jelloun, 2003 : 30-31)

La dissolution du couple Hamza-Najat ne tarde pas, ce qui pourrait signifier que le talisman a été efficace, mais le romancier mise beaucoup sur l'ambiguïté, ce qui permet une lecture ambivalente, suivant la voie « cartésienne » ou bien celle de l'irrationnel. Est-ce que l'amour a pris fin à cause de l'acte de magie ou bien tout simplement parce que Hamza n'avait pas envie de sacrifier sa liberté ? Est-ce que l'on peut facilement faire abstractions des règles, quelle que soit sa culture ou sa religion ? Voilà un sujet à méditer.

Malika Mokeddem : une Algérienne insoumise, dans le sillage d'Assia Djebar

L'écrivaine née à Kanadsa en 1949 fait ses débuts à une époque où la dérive du système politico-social engendre un déchantement croissant au sein de la société algérienne, que Nadia Anghelescu explique par « le sentiment d'insatisfaction produit par les changements trop rapides passés dans la société. » (Anghelescu, 2009 : 402) C'est la bien connue « décennie noire », les années 90, que Rachid Mimouni, Rachid Boudjedra, le journaliste Tahar Djaout et beaucoup d'autres dénoncent dans leurs écrits. Le dernier paya de sa vie le courage de s'opposer aux règles et interdictions imposées par le FIS (Front Islamique du Salut) et c'est la raison pour laquelle il est le dédicataire du roman *L'Interdite*, dont nous nous occupons dans ce qui suit, texte qui dénonce un réel inacceptable, où le statut de la femme musulmane connaît une régression de quelques siècles : exclusion de l'espace public, obligation de porter le voile, interdiction d'une éducation minimale.

L'héroïne du roman – Sultana Medjahed – est un personnage dans la construction duquel Malika Mokeddem a mis « une large part d'autobiographie », selon Jean Déjeux. (Déjeux, 1994 : 23) Médecin résidant à Montpellier, elle revient à Aïn Nekhla, son village natal, pour participer à l'enterrement de son ami, le docteur Yacine. Il faut dire que dès son arrivée Sultana provoque, car elle n'accepte pas de se conformer aux nouvelles règles imposées aux femmes, elle est instruite et révoltée contre la bêtise humaine.

La première interdiction à laquelle la protagoniste refuse de se soumettre concerne sa participation au rituel funéraire (selon les nouvelles règles, interdite aux femmes) ce qui lui attire l'antipathie des extrémistes qui ont le pouvoir dans la communauté. Voilà une séquence explicite :

« L'unicité d'Allah, scandée, donne le signal de départ. Nous suivons, Khaled, Salah et moi. Dans le groupe de tête, un homme se retourne plusieurs fois. Le feu de ses yeux est sans équivoque. Il finit par rebrousser chemin et venir vers moi.

– C'est le maire, me souffle Khaled.

– Madame, tu peux pas venir, c'est interdit ! » (Mokkedem, 1994 : 33)

La suite est prévisible : l'homme obtus qu'est le maire veut interdire de séjour Sultana dans le *ksar* (i. e. village fortifié en Afrique du Nord) mais ayant besoin d'un médecin pour le dispensaire local on lui propose de continuer pour quelque temps le travail de Yacine, lui aussi mal vu, car c'était un intellectuel, en plus d'origine berbère.

Cette intellectuelle est de la souche des personnages d'Assia Djebar, elle nous rappelle l'insoumise Nfissa des *Alouettes naïves*, ou bien la courageuse Zoulika Oudaï de *La Femme sans sépulture* : la même droiture morale, le même entêtement, le plaisir parfois dangereux que ces femmes musulmanes prennent en narguant les règles trop strictes imposées par des hommes dépourvus de toute logique.

Pour conclure

On le voit bien, l'Islam est une religion restrictive et ses représentations dans les écrits des auteurs maghrébins d'expression française nous permettent de mieux scruter ce monde fascinant dont on a une image parfois stéréotypée, telle qu'elle est transmise par les médias. Les deux auteurs – un homme et une femme – ont en commun le respect pour leur culture mais en même temps la prise de la distance nécessaire pour mieux comprendre le monde et la religion où ils sont nés et qui ont construit leur identité.

L'empreinte de la culture française leur a fourni suffisamment de lucidité pour analyser les détails les plus fins de la société marocaine ou algérienne de l'extrême contemporain, qui connaît un mixage d'éléments de plusieurs cultures et où l'insatisfaction et la révolte sont à l'ordre du jour. Voilà pourquoi ces intellectuels prennent position, à l'instar des grands auteurs français du XX^e siècle, la génération « éthique », qui détient un rôle dans la société. La mission assumée par Tahar Ben Jelloun et Malika Mokkedem est parfaitement accomplie.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus de travail :

BEN JELLOUN, Tahar, (1985), *L'Enfant de sable*, Paris, Éditions du Seuil.

BEN JELLOUN, Tahar, (1987), *La nuit sacrée*, Paris, Éditions du Seuil.

BEN JELLOUN, Tahar, (2002), *L'Islam expliqué aux enfants*, Paris, Éditions du Seuil.

BEN JELLOUN, Tahar, (2003), *Amours sorcières*, Paris, Éditions du Seuil.

MOKKEDDEM, Malika, (1993), *L'Interdite*, Paris, Éditions Grasset, 1993.

Bibliographie critique :

ANGHELESCU, Nadia, (2009), *Identitatea arabă. Istorie, limbă, cultură [L'identité arabe. Histoire, langue, culture]*, Iași, Editura Polirom.

DÉJEUX, Jean, (1994), *La Littérature féminine de langue française au Maghreb*, Paris, Karthala.

CHEBEL, Malek, (1995), *Dictionnaire des symboles musulmans*, coll. Spiritualité vivantes, Paris, Éditions Albin Michel.

